

HISTORIOGRAPHIE, NOTIONS, SENS, CITATIONS, CD-ROM¹

A LA SUGGESTION DU PROFESSEUR Martha Lucía Pulido Correa, que je remercie pour son aimable invitation, je vais vous entretenir de mon principal champ d'intérêt, l'histoire de la traduction. J'ai donné à mon exposé le titre suivant, qui n'en est pas vraiment un : « Historiographie, notions, sens, citations, cd-rom ». Ces cinq mots correspondent aux cinq parties de mon exposé. Dans la première, portant sur l'historiographie, nous verrons brièvement comment, selon moi, il convient d'écrire l'histoire de la traduction. La deuxième est consacré à un projet d'étude des notions d'histoire de la traduction et la troisième à la manière dont les traducteurs ont conçu le sens au fil des siècles. Dans la quatrième partie, je vous parlerai du dictionnaire de citations sur la traduction dont je viens d'achever la rédaction et, enfin, je terminerai par une brève description d'un instrument pédagogique d'un nouveau genre en enseignement de la traduction : un cd-rom sur l'histoire de la traduction.

A. Historiographie

Georges Mounin a écrit : « Le danger, pour les étudiants actuels, est toujours d'ignorer la dimension historique de leur discipline » (Mounin, 2003 : 68) L'histoire de la traduction est de plus en plus perçue comme indispensable à de bonnes études en traduction et indissociables des recherches en traductologie. Je vais donc vous entretenir brièvement d'historiographie de la traduction. Rappelons que le terme « historiographie » a trois acceptions :

1. **L'art d'écrire l'histoire.** Le discours historique dégage l'enchaînement causal des faits dont on a établi l'historicité.
2. **L'ensemble des œuvres historiques** produites par une époque donnée ou par une discipline, ex. l'historiographie de la traduction (qui s'est beaucoup enrichie ces dernières années)
3. **Le regard historique porté sur cette production** et qui s'intéresse à l'évolution des méthodes d'investigation de l'historien et à ses modes d'écriture. En ce sens, l'historiographie est, selon Charles-Olivier Carbonell, « l'histoire du discours – un discours écrit et qui se dit vrai – que les hommes ont tenu sur le passé, leur passé » (Carbonell, 1993 [c1981] : 4).

Comment les historiens de métier définissent-ils l'histoire de nos jours ? Sans entrer dans les détails (des ouvrages entiers ont été consacrés à ce sujet), disons à la suite de Collingwood (1956 : 10-11), et en forçant le trait : *a*) que l'histoire est une science,

¹ Texte d'une conférence prononcée à l'Escuela de Idiomas, Facultad de Comunicaciones, dans le cadre de la Encuentro internacional de traducción y comunicación, Universidad d'Antioquia (Colombie), le 13 octobre 2005.

c'est-à-dire qu'elle cherche à trouver la réponse à des hypothèses; *b*) qu'elle s'intéresse aux faits et gestes des hommes du passé; *c*) qu'elle procède par interprétation des faits; et, *d*) qu'elle constitue un moyen pour l'homme de mieux se connaître.

Le maître-mot de la démarche historique est : interprétation. L'histoire est une façon de penser, d'argumenter. Son objet n'est pas le fait, contrairement à ce que l'on pense généralement. «*The facts of history are nothing, interpretation is everything*», affirme l'historien Edward H. Carr (1964 : 27), qui écrit encore : «*Interpretation [...] is the life-blood of history*» (*ibid.* : 28). L'histoire est essentiellement matière d'interprétation.

L'interprétation est aussi un des mots-clés du processus de la traduction, qui ne saurait se concevoir sans interprétation du sens des mots en contexte. « Si le traducteur n'était interprète, a écrit Alfred de Vigny en 1830, il serait inutile » (Vigny, cité dans D'hulst, 1990 : 94) Des machines pourraient faire son travail. De même, on ne saurait concevoir l'histoire sans l'interprétation des faits en situation. Interpréter les faits, c'est leur donner un sens. En histoire, c'est aussi leur insuffler la vie. Et comment l'historien parvient-il à donner un sens aux faits? Il y arrive en cherchant à répondre à la question « Pourquoi? ». L'étude de l'histoire bien comprise est donc l'étude des causes en vue de reconstruire le passé de façon cohérente et vivante.

En traduction aussi, écrire l'histoire c'est chercher à comprendre, tout en faisant une critique des textes selon la méthode préconisée par Antoine Berman dans *Pour une critique des traductions. John Donne* (1995). L'historien de la traduction cherchera, par exemple, à savoir pourquoi les traducteurs des XVII^e et XVIII^e siècles ont, pour la plupart, cédé à la pratique aplatissante de la naturalisation des œuvres étrangères au moyen de l'anachronisme systématique. Pourquoi ceux du XIX^e siècle, réagissant à l'ethnocentrisme de leurs prédécesseurs, ont voulu dépayser les lecteurs en mettant en relief l'exotisme des œuvres étrangères, en accentuant les contrastes et les effets d'archaïsme et d'éloignement. Leconte de Lisle, par exemple, dans sa traduction de *Illiade* (1866) produit un effet de recul historique en ne francisant pas les noms propres ni les toponymes de l'œuvre originale. Il reproduit leur physionomie primitive et jusqu'à leur orthographe hellénique. Sous la plume du poète-traducteur, Achille se métamorphose en Akhilleus, les Achéens en Akhaiens, Hector en Hektôr, Ulysse en Odysseus, Énée en Ainéias, Priam en Priamos, etc.

L'historiographie de la traduction ne saurait donc prendre la forme :

1. de **chroniques** ou d'**annales**,
2. de **recueils de traductions**,
3. d'une **collecte de témoignages** sur la traduction.
4. de **récits anecdotiques** sur la traduction ou, enfin
5. de **biographies** de traducteurs ou de théoriciens, si éminents soient-ils. « *Good biography makes bad history* », affirme Edward H. Carr (1964 : 45).

La tâche de tout historien consiste à rassembler patiemment des faits véridiques, à retenir les plus pertinents, puis à les réunir logiquement dans un réseau cohérent de causes et d'effets ayant une forte valeur explicative. Voilà ce que signifie au sens moderne du terme « écrire l'histoire ».

Retenons, pour conclure cette première partie, que raconter des histoires (dans les deux sens du mot) ce n'est pas écrire l'histoire. Écrire l'histoire de la traduction consiste à l'arrimer à l'histoire intellectuelle, littéraire et sociale, voire politique et économique de l'époque étudiée en s'interrogeant sur le « Comment? » et le « Pourquoi? » des événements passés.

En somme, l'histoire est d'abord et avant tout restitution de la vie, de cette « vie historique », dont parle Michelet. Dans son acception étymologique, le mot « histoire » ne désigne-t-il pas « des enquêtes sur la vie réelle »? Il y a beaucoup de vies sans histoire, mais il ne saurait y avoir d'histoire sans vie. C'est pourquoi j'ai tâché, par divers projets, de faire revivre quelques traducteurs et quelques traductrices en les plaçant au cœur de mes travaux de recherche. Cela a donné lieu jusqu'ici à la publication de trois collectifs : *Les Traducteurs dans l'histoire* (1995), *Portraits de traducteurs* (1999) et *Portraits de traductrices* (2002).

B. Notions

Mon intérêt pour l'historiographie de la traduction m'a conduit tout naturellement à m'intéresser aux notions d'histoire de la traduction, comme je l'avais fait pour l'enseignement pratique de la traduction, qui a abouti à la publication de *Terminologie de la traduction* (1999), ouvrage dont le contenu est accessible en 14 langues.

Les mots d'une langue sont une fenêtre sur la culture, les termes d'une discipline, une fenêtre sur son histoire.

Toute science est d'abord langue bien faite. Son métalangage enregistre, analyse, classe, combine, ordonne. Le métalangage de l'histoire de la traduction, dont la formation s'est intensifiée depuis une cinquantaine d'années, témoigne de l'effort de réflexion en ce domaine. La multiplication des recherches et des publications dans cette branche du savoir se traduit par une effervescence terminologique et l'apparition de nombreux néologismes. Il faut y voir l'indice que ce champ d'études cerne son objet de plus en plus près et que le discours historique se nuance. D'ailleurs, « la notion de traduction [n'est-elle pas] une notion historique » (Meschonnic, 1973 : 321), comme l'a bien vu Henri Meschonnic? Il m'est donc apparu utile de confectionner un glossaire en raison de la place grandissante qu'occupe, comme il se doit, l'histoire de la traduction en traductologie. La légitimisation d'une discipline scientifique et universitaire passe par la

constitution d'un corps de doctrine bien délimité. Le métalangage d'une discipline est révélateur de son organisation, de ses grandes orientations, de ses courants de pensée et des polémiques qui la déchirent.

L'ouvrage auquel je travaille sera théorique par son esprit, si l'on entend par théorie l'analyse des concepts avec lesquels on pense un domaine d'étude. En traduction plus qu'ailleurs, peut-être, il n'y a de théorie que dans et par une pratique. Cet ouvrage traitera du langage de la critique des traductions, ou, si l'on préfère, du langage servant à tenir un discours réfléchi sur la traduction et son histoire. Ce vocabulaire n'est pas figé, mais en constante évolution. Je m'efforce de faire l'historique des concepts et de montrer leur utilité et de faire ressortir les acceptions particulières qu'ils ont pu acquérir chez différents auteurs. Un travail de clarification terminologique comme celui-ci est de nature, je pense, à favoriser une meilleure compréhension du domaine.

Je n'ai pas exclu de son vocabulaire les termes imagées ou métaphoriques de facture plus littéraire telles que « belle infidèle », « sourcier / cibliste », « verres transparents / verres colorés », lorsque j'ai jugé que ces désignations correspondent à des catégories conceptuelles et qu'elles ont déjà acquis la faveur des historiens de la traduction.

Cet ouvrage s'intitulera tout simplement *Notions d'histoire de la traduction*, mais il pourrait très bien s'intituler *L'Histoire de la traduction par les notions*. Voici quelques exemples des deux cent cinquante notions environ qui figureront dans ce dictionnaire en préparation : altérité, annexion, belles infidèles, cibliste, compensation, contrainte, disparate, épreuve de l'étranger, grande traduction, traduction ethnocentrique, traduction dépayssante, traduction introduction, vieillissement (des traductions).

J'arrive maintenant à mon troisième point, le sens, notion-clé, s'il en est, en traductologie, mais le sens vu à travers les yeux d'un historien. Faute de temps, je prendrai forcément des raccourcis.

C. Le sens à travers l'histoire

En parcourant les annales de l'histoire de la traduction, on constate que les traducteurs n'ont pas toujours eu la même attitude à l'égard du sens. Sans être l'unique objet à traduire, le sens n'en imprègne pas moins toute l'activité de traduction, à commencer par le choix du texte à traduire.

Chaque époque requiert une réactualisation du sens des grandes œuvres traduites et, en même temps, elle s'y reflète. Ce qui est intéressant de constater, c'est qu'au fil de l'histoire, les traducteurs, qui se sont toujours définis comme des découvreurs de sens, des frontaliers, des passeurs, n'ont pas cherché le sens au même endroit. Certains ont cru le trouver dans l'étymologie des mots, d'autres dans la fonction des textes, d'autres encore dans l'analogie. Voyons rapidement ces trois cas de figure.

1. Le sens étymologique

Il y a tout d'abord les traducteurs qui ont cru trouver le sens dans l'**étymologie** ou la **morphologie** des mots. Auteur d'une des premières traductions-calque de la Bible, Aquila, qui a vécu au II^e siècle, croyait dur comme fer être fidèle au sens du texte biblique en traduisant non pas la signification des mots en contexte, mais leur étymologie. Sous sa plume, par exemple, « Au commencement » est rendu par « En tête ». En traduisant de l'hébreu en grec, Aquila s'efforçait de traduire les mots courts par des mots courts, les mots longs par des mots longs, les mots féminins par des mots féminins, les mots masculins par des mots masculins. Saint Jérôme, qui accordait, lui, la primauté au sens tel qu'il se dégage de son entourage contextuel, se moquait, non sans raison, de cette traduction-calque falsificatrice, de cette quête absurde du sens dans le passé des mots. À la suite d'Évagre, il y voyait une naïve chasse aux syllabes...

2. Le sens fonctionnel

Les traducteurs du Moyen Âge, s'appuyant sur l'autorité suprême des *Auctoritates* (c'est-à-dire des « modèles à suivre »), ont adopté dans l'ensemble une stratégie à l'opposé de celle des adeptes de la traduction-calque. C'est dans la **fonction** des textes que les traducteurs de cette période ont cherché à donner un sens aux œuvres traduites. Ce n'était pas le texte lui-même qui importait, ni même son auteur, si prestigieux fût-il, mais l'utilisation qui en était faite. Ces « translateurs » n'avaient pas le souci historique ou philologique de reproduire l'œuvre au plus près possible de sa forme originale. Tant s'en faut. Tout écrit qui avait plus ou moins une valeur didactique était vu comme perfectible, comme matière première que l'on pouvait réaménager à sa guise. La stratégie employée est la compilation : on modifie l'œuvre en **fonction** des besoins du moment, on l'améliore, on la complète à l'aide de renseignements puisés à diverses sources. « Compiler » vient d'ailleurs du mot latin *pilare* qui signifie « piller » (d'où la connotation péjorative du mot « compilation » en français : « Livre fait d'emprunts et qui manque d'originalité ». La finalité d'une œuvre pesait davantage dans la balance que la véracité des faits rapportés. Une fois rédigée et traduite, l'œuvre acquérait une vie propre et pouvait de nouveau être copiée, recopiée, enrichie et disséminée comme un écrit original. L'identité du traducteur se perdait en cours de route, l'œuvre traduite devenant œuvre collective plus ou moins anonyme.

Les deux grands courants de pensée qui ont caractérisé la Renaissance, l'humanisme et la Réforme, ont tous les deux contribué à libérer les esprits et ont suscité un retour aux sources : à l'Antiquité gréco-romaine ainsi qu'à l'hébreu et au grec. Les hauts murs de l'Église catholique romaine commencent à se fissurer et cela a des répercussions sur la façon de traduire. « Le protestantisme, constate Christian Balliu, a permis une nouvelle approche de la notion du sens » (Balliu, 2002 : 55). Au cours de cet

âge d'or de la traduction, en effet, le sens ne dépend plus de la finalité de l'œuvre ni d'un original sacralisé, mais émane des convictions humaines et religieuses de traducteurs soucieux d'être compris de leurs lecteurs : la masse des fidèles à qui ils reconnaissent le droit de dégager individuellement le sens des Saintes Écritures. Érasme proclame qu'il faut respecter davantage la vérité du texte que son autorité. Il révolutionne la conception de la traduction religieuse en remettant en cause l'autorité des docteurs de l'Église et, ce faisant, il réhabilite le travail du traducteur. Les traductions s'individualisent. On désigne d'ailleurs les multiples versions de la Bible par le nom des traducteurs, même s'ils n'ont pas travaillé seuls : la Bible de Luther, la Bible d'Olivétan, la Bible de Coverdale, la Bible Tyndale, etc.

3. Le sens analogique

Jacques Amyot, traducteur des *Vies parallèles* de Plutarque au XVI^e siècle et précurseur des « belles infidèles », réexprime le sens en fonction du lecteur. Son but est clairement avoué : rendre Plutarque accessible au public de son temps. Sa traduction, qu'il prétend fidèle, est pourtant un grenier d'inexactitudes, d'ajouts, de suppressions, d'anachronismes de toutes sortes, mais elle est claire et facile à comprendre pour les lecteurs de son époque. Elle a été très bien reçue parce que le sens de l'œuvre a été soumis à l'impératif de la *clarté*. Mais il y a plus : Amyot, sans doute le plus grand traducteur de son siècle en France, a produit une traduction-œuvre au sens où l'entend Henri Meschonnic. Les reproches sévères d'infidélité que lui ont adressés l'académicien Gaspar Bachet de Méziac (1581-1638) et plus tard par Paul-Louis Courier (1772-1825) n'ont pas terni la réputation de sa traduction. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, *la réussite d'une traduction est indépendante des erreurs qu'elle renferme*. L'histoire de la traduction nous fournit de multiples exemples de cet axiome.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le sens est, comme chez Jacques Amyot, tributaire de la clarté, mais s'y ajoute le souci de plaire : « [...] ce n'est pas assez [d'] exprimer le sens d'un ouvrage, si l'on n'en rend encore toute la force et tout l'agrément, si l'on ne lui en prête même dans les endroits où il en manque » (La Motte, « Discours sur Homère » [c1714], 2002 : 224). Le sens littéral des œuvres est sacrifié sur l'autel du bon goût et des règles de la bienséance qui pèsent de tout leur poids social. Il se plie aux attentes du public lettré et raffiné de la cour. Les canons esthétiques de l'heure font loi, la beauté prime sur l'exactitude. Le sens prend une forte coloration ethnocentrique. Les passages qu'on traduit, édulcore ou supprime nous renseignent sur les limites de la bienséance à l'époque, sur la force des pressions sociales, en un mot, sur le « pouvoir-dire » du moment. L'écart grandit entre le texte original et sa version française. Tout ce qui porte les marques de l'étranger devient synonyme de mauvais goût. Le traducteur rend français (et non en français) les grands classiques dont il rectifie la tenue.

Comme beaucoup de ses contemporains, l'abbé de Bellegarde (1648-1734), traducteur d'Épictète, d'Ovide et d'Ésope, « accommode au langage moderne » noms de villes, titres, grades militaires, monnaies, instruments, machines, tenues vestimentaires, même s'il reconnaît lui-même que les équivalents proposés ne signifient pas la même chose que dans le texte original. Le sens qu'il propose est donc **analogique** : c'est par **analogie** que les talents et les sesterces se changent en livres et en écus (Bellegarde, 1706). Le traducteur est ici faux-monnayeur, auteur d'un faux sens. Amyot avait précédé l'abbé de Bellegarde dans cette voie en transformant les fantassins romains en galants chevaliers coiffés de chapeaux à plumes.

Pour conclure cette troisième partie, disons que la réflexion contemporaine sur la traduction littéraire et poétique ne pose plus la recherche du sens à traduire en termes de traduction-calque, littérale, libre, érudite ou paraphrastique, mais en termes de poétique, de rythme, de littéarité, de discours, de signifiante, de réécriture créative. La traductologie voit la traduction littéraire et poétique comme productrice de sens nouveaux, comme une opération de création assimilable à l'écriture. Les traducteurs ne sont plus vus comme des valets au service d'un maître. Le traducteur apparaît désormais comme un partenaire dont on exige autant de talent qu'un écrivain. Il est à part entière l'auteur du texte traduit, à défaut d'être l'auteur du texte original.

D. Citations

Antoine Berman a écrit : « Il nous manque encore un « florilège » des métaphores de la traduction; ce florilège nous en apprendrait plus sur l'acte de traduire que bien des traités spécialisés » (Berman, 1999 : 45). La première partie de cette affirmation est désormais inexacte : un tel florilège existe maintenant. Je vais vous dire quelques mots d'un dictionnaire de citations sur la traduction que je viens de terminer et qui devrait paraître dans le courant de 2006.

Les rayons des bibliothèques sont bien garnis en recueils de citations de toutes sortes, mais c'est en vain qu'on y chercherait un dictionnaire de citations sur la traduction. Premier ouvrage du genre, *La Traduction en citations*, – ce sera le titre du dictionnaire – vient combler cette lacune en présentant plus de 3000 aphorismes, définitions, bons mots, conseils, éloges, épigrammes, épitaphes, injonctions, jugements, opinions, règles, témoignages personnels ou traits d'esprit provenant de sources les plus diverses : actes de congrès, articles de presse, revues spécialisées, carnets littéraires, encyclopédies, essais, interviews, journaux intimes, manuels de traduction, romans, préfaces, traités sur la traduction et autres sources semblables. Ces réflexions ont été glanées chez plus de 830 auteurs, de l'Antiquité gréco-romaine à nos jours.

Je ne vais pas décrire ici en détail le contenu ni l'organisation du dictionnaire; je vais plutôt vous communiquer cinq constatations que j'ai faites en réunissant les 3117 citations qui le composent.

Première constatation. Le discours que l'on tient depuis deux millénaires sur la traduction est éminemment contradictoire. La réflexion sur la traduction y apparaît comme un univers dont le centre est partout et la circonférence nulle part. « Les traducteurs, a observé Theodore Savory, se sont librement contredits les uns les autres sur presque tous les aspects de leur art » (Savory, 1968 [c1957] : 9; notre traduction). Et il est loin d'être le seul à penser cela. Nombreux, en effet, sont les points de vue diamétralement opposés qui ont scandé l'histoire de la traduction. En voici quelques exemples glanés au hasard :

En matière de traduction, plus on est littéral, plus on est littéraire. (Alexandre BELJAME)

Une traduction littérale n'est pas littéraire. (Jorge Luis BORGES)

Une traduction est une copie fidèle. (Pierre DESFONTAINES)

La traduction n'est pas une copie du texte original. (José ORTEGA Y GASSET)

Traduire n'est pas écrire. (Claude TATILON)

Traduire n'est rien d'autre qu'écrire. (Frédéric BOYER)

La note en bas de page est la honte du traducteur... (Dominique AURY)

Que les traductions soient accompagnées de copieuses notes de bas de page. (Vladimir NABOKOV)

La théorie de la traduction a toujours été une branche de la linguistique appliquée. (Louis G. KELLY)

La théorie de la traduction n'est pas une linguistique appliquée. (Henri MESCHONNIC)

La poésie est intraduisible. (Samuel JOHNSON)

Rien ne se traduit mieux que la poésie. (Étienne BARILIER)

La personne qui profite le plus d'une traduction est le traducteur. (Theodore SAVORY)

Le traducteur est le dernier à avoir besoin d'une traduction. (George STEINER)

Le métier de traducteur, ça s'apprend. (Boris VIAN)

On naît traducteur, on ne le devient pas. (Eugene A. NIDA)

La traduction n'est pas une explication de texte. (Éloi RECOING)

La méthode [du traducteur] est l'explication de texte. (Marianne LEDERER)

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. (Jacques DELILLE)

Il seroit facile de prouver que la traduction proprement dite n'a guere enrichi la langue. (Paul-Jérémie BITAUBÉ)

À travers ce discours contradictoire transparaisent les professions de foi des traducteurs, leurs conceptions de la langue et de la traduction, leurs craintes, leurs scrupules, leurs ambitions, leurs frustrations. En ce sens, *La Traduction en citations* constitue, un bon point de départ pour lancer divers travaux de recherche en traductologie ou en histoire de la traduction.

Deuxième constatation. Il y a souvent conformité de vue entre les traducteurs d'autrefois et les traducteurs contemporains. Lorsque le Zurichois Peter Schwaar écrit en 1998 : « Une bonne traduction est aussi littérale et aussi libre que possible » (Schwaar, « Traduire, c'est aussi se documenter », dans Graf et Böhler, 1998 : 97), il redit en d'autres mots ce que l'abbé Desfontaines (1685-1745) avait écrit près de 250 ans plus tôt : « L'unique devoir du traducteur est de suivre toujours son Maître, mais quelquefois un peu loin » (Desfontaines, 1765, I : xli).

Troisième constatation. Ce condensé de 3000 citations fait voir la réalité complexe de la traduction sous un jour inédit, propre à ébranler certaines certitudes. Quand on lit sous la plume de Dominique Grandmont que traduire, ce n'est pas passer d'une langue à l'autre, mais « écrire dans sa langue à l'écoute d'une autre » (Grandmont, 1997 [c1994] : 79), ou encore lorsque Felix Philipp Ingold (un autre Suisse) écrit : « le texte traduit est un texte que l'on a continué à écrire » (Ingold, cité par José-Flore Tappy, dans Graf et Böhler, 1998 : 217), on ne voit plus la « tâche du traducteur » de la même manière, et sa place dans la République des lettres n'est plus celle d'un « gratte-papier sans visage ».

Quatrième constatation. En parcourant ce vaste inventaire de citations, on ne tarde pas à découvrir que le traducteur souffre d'un grave problème d'identité. Il est invisible, ou presque, et ceux qui ont fait l'effort de l'imaginer l'ont incarné sous les traits de personnages, d'animaux ou d'objets les plus disparates. Le traducteur est un être métaphorisable à souhait. C'est à croire qu'il est le « type universel » de tout ce qui peut se métaphoriser...

Les nombreuses comparaisons et métaphores au moyen desquelles on a désigné le traducteur au cours des siècles témoignent tout autant de l'indétermination de son statut littéraire et social que de l'imprécision qui entoure la nature de son travail. Comment décrire un ouvrier de l'ombre? Les descriptions poétiques (« bâtisseur de cathédrales de mots ») et valorisantes (« courant vivant de la culture ») côtoient les plus triviales

(« enculeur de mouches ») et les plus méprisantes (« tâcheron besogneux »). Comment ne pas être schizophrène ou « névrosé obsessionnel » lorsqu'on voit en vous, d'un côté, la « fleur de sel de l'édition », de l'autre, un « apache de l'édition », tantôt le « frère du poète », tantôt un « voyou de la littérature »? Ce sujet énigmatique, on l'a photographié au fil des siècles sous tous les angles et sous tous les éclairages. Parfois à son avantage, le plus souvent à son détriment. J'ai relevé des centaines de désignations imagées du traducteur et, dans l'Avant-propos du dictionnaire, je les ai classées par ordre alphabétique. Voici, pour votre curiosité, les lettres S et T :

S

sacrilège, sacristain blasé, sage, sangsue amoureuse, savetier, scoliaste, scribe de l'ombre, scribe de truchement, séducteur, serrurier, serviteur (de la clarté, de la vérité, qui ouvre les portes, qui passe les plats), singe du romancier, sirène, skieur qui suit les traces du moniteur-auteur, sans-grade (de la littérature), séducteur sans conquêtes, simulateur, soldat, soldat inconnu de la culture, sourcier, souverain, spécialiste, spectre, sphinx, spirite, statuaire, sujet traduisant

T

tâcheron (besogneux), tatillonner, taxidermiste, technicien (du langage), témoin à la barre, terroriste qui prend en otage une langue étrangère, tisserand, tourier, tradaptateur, tradécrivain, traductopathe, trahisseur, trait d'union, traître, translateur, translittérateur, transmetteur, trapéziste, travailleur clandestin de la culture, travailleur intellectuel, truchement, truqueur

Problème d'image et d'identité, disions-nous?

Cinquième constatation. Le discours sur la traduction est définitoire et impressionniste. Praticiens et théoriciens, admirateurs et détracteurs, tous sans exception éprouvent le besoin de recourir à des images pour décrire cette activité intellectuelle. D'où la constellation de définitions métaphoriques auxquelles la traduction a donné lieu. Antoine Berman avait bien vu que parler de traduction « c'est être pris dans un enivrant tourbillon réflexif où le mot "traduction" lui-même ne cesse de se métaphoriser » (Berman, 1999 : 4^e de couverture). On a écrit, par exemple, que traduire c'est « comme danser », « comme transplanter », que c'est « trafiquer des mots », « se promener en pays étranger », c'est « embrasser le corps d'une femme à travers un drap », « entrer dans l'autre », « un accouplement et une copulation », « un passe-temps hygiénique »,

« contempler un texte à travers des lunettes », « partir à l'aventure », « verser du français dans les moules des Anciens », « tenir la balance égale », etc.

Un sphinx, le traducteur? Une hydre, la traduction? Leur figuration métaphorique est en tout cas une constante dans l'histoire de la traduction. Kaléidoscope de métaphores positives autant que négatives du traducteur et de la traduction, le dictionnaire *La Traduction en citations* renferme à la fois un manifeste en faveur de leur « deffence et illustration » et un pamphlet contenant maintes « offenses & denigrations ». La citation peut être piédestal ou pilori. Laudateurs et contempteurs trouveront donc dans les pages de ce recueil ample matière pour étayer leur point de vue contraire.

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais je conclurai cette partie en disant que si *La Traduction en citations* contribue un tant soit peu à mieux faire connaître les traducteurs et les traductrices, et à faire apprécier leur travail, mes efforts n'auront pas été vains. J'en arrive à mon dernier point.

E. Un CD-ROM sur l'histoire de la traduction

Dans tous les domaines, on cherche à multiplier les applications des nouvelles technologies. La traduction et son enseignement ne font pas exception. Les traducteurs professionnels se sont rapidement familiarisés avec les outils de bureautique : correcteurs orthographiques et grammaticaux, conjugueurs, comptes mots, logiciels de traitement de texte. Ils n'ont pas tardé non plus à adopter les aides à la traduction qui ont progressivement fait leur apparition sur le marché tels que les logiciels de traduction assistée par ordinateur, les bitextes, les dictionnaires informatisés et les mémoires de traduction. Enfin, la toile Internet et le courriel leur sont désormais des instruments de travail aussi courants que l'était le stylo il y a peu de temps encore. Il faut vivre avec son temps *per amor o per forza*. Pour leur part, les professeurs de traduction continuent et continueront encore longtemps d'utiliser pour leur enseignement le tableau noir, le document d'accompagnement photocopié, le cahier d'étudiant et le manuel, supports difficilement remplaçables en milieu scolaire. Mais ceux qui ne sont pas réfractaires aux nouvelles technologies ont su élargir la gamme des moyens pédagogiques utilisés en salle de classe, en tirant profit des nouvelles possibilités qu'offrent les multiples didacticiels et autres logiciels comme PowerPoint pour présenter la matière de leur cours de façon originale et le plus efficacement possible.

Pour conclure mon exposé, j'aimerais vous présenter brièvement le contenu d'un cd-rom que j'ai conçu et réalisé en collaboration avec un ami mathématicien, statisticien et informaticien. Faute d'espace, il m'est difficile de décrire en détail comment il est possible d'utiliser ce nouvel instrument pédagogique en classe. Qu'il suffise de dire que ce cdi-rom trouve une utilisation *avant, pendant* et *après* les cours, et qu'il est beaucoup plus qu'un simple cahier d'étudiant numérisé. Prévu à l'origine comme auxiliaire d'enseignement, ce cd-rom tend se transformer avec le temps en une véritable base de données sur l'histoire de la traduction.

Contenu du cd-rom

Le cd-rom renferme une vingtaine de modules et un menu d'« Aide » détaillé en français et en anglais. Une description succincte de quelques-uns des principaux modules suit.

Thèmes. Au nombre de dix-huit, ces thèmes regroupent en autant de diaporamas plus de 1000 illustrations sur l'histoire de la traduction. Chaque thème présente, au moyen d'illustrations accompagnées d'un commentaire en français, en anglais, en allemand et en espagnol, soit une période particulière de l'histoire de la traduction (ex. : Le Moyen Âge français), soit la vie et l'œuvre d'un traducteur (ex. : Saint Jérôme; Le moine Xuan Zang), soit un aspect important de l'histoire de la traduction (ex. : La Réforme), soit un domaine connexe (ex. : Les traducteurs et l'imprimerie), soit une profession particulière (ex. : Les interprètes dans l'histoire).

Plan et travaux. Plan détaillé d'un cours d'histoire de la traduction et suggestions de travaux. Aussi : présentations PowerPoint sur le contenu du cours. Module bilingue (français / anglais).

Thèses, livres et textes. Thèses, livres complets, études ou documents historiques sur divers aspects de l'histoire de la traduction. Préfaces et comptes rendus. La majorité des textes sont en français et en anglais, mais certains sont en allemand, d'autres en espagnol ou en italien. On peut les lire au moyen du programme Acrobat Reader ME fourni avec le cd-rom.

Traductions. Textes traduits tels que *Le Paradis perdu* de Milton, traduit par Chateaubriand, *Le Roi Lear* de Shakespeare, traduit par Jean-François Ducis, ou *Les Géorgiques* de Virgile, traduit par l'abbé Jacques Delille. Les traductions retenues sont celles qui permettent le mieux d'illustrer l'évolution de la manière de traduire au fil des siècles.

Portraits. Mini-biographies de longueur variable. La photo du traducteur accompagne l'article. Ex. : Jacques Amyot; Richard F. Burton; Gérard de Crémone; Hans Magnus Enzensberger; Albertine Necker de Saussure; Clémence Royer.

Citations. Véritable dictionnaire de citations (près de 4000) se rapportant à la traduction, à l'interprétation ou à leur histoire. La photo des auteurs des citations accompagne les citations. Module bilingue.

Notices biographiques. Notices de traducteurs, traductrices ou interprètes de différents pays et de diverses époques. Véritable dictionnaire des traducteurs. La photo des traducteurs accompagne les notices.

Traducteurs suisses. Bibliographie de plus de 1200 ouvrages traduits par des traducteurs suisses ainsi que des références sur la traduction et les traducteurs en Suisse.

Répertoire de traducteurs. Listes de traducteurs ou traductrices utiles aux chercheurs. Un de ces répertoires recense des femmes traductrices, un autre des traductrices de textes scientifiques. Près de 10 000 noms.

Notions. Dictionnaire d'environ 160 notions propres à l'histoire de la traduction (ex. : « belles infidèles », « cibliste », « épreuve de l'étranger »).

Tableau comparatif. Un tableau présente sous une forme synthétique les deux grandes manières historiques de traduire : cibliste et sourcière. Presque tous les termes qui composent ce tableau sont définis dans le module « Notions ». Module bilingue.

Glossaire. Quelque 350 termes appartenant à des domaines connexes à l'histoire de la traduction (ex. : histoire générale, historiographie, langues, édition et manuscrits, confessions religieuses, épigraphie, systèmes d'écriture, imprimerie).

Bibliographie. Plus de 3400 titres français ou anglais (quelques titres espagnols) classés par catégories d'ouvrages ou d'articles traitant d'histoire de la traduction.

Bibliographie analytique. Plus de 2650 références appartenant toutes à l'histoire de la traduction au Canada de 1534 à 1984. Chacune de ces références comporte divers codes de classification formant une base de données qu'il est possible d'interroger à partir de nombreux champs. Les références complètes figurent dans l'ouvrage *La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987.

Anecdotes. Courts textes d'importance secondaire, mais non dénués d'intérêt, se rapportant à l'histoire de la traduction (ex. : « Traduire en prison »; « Saint bouddha »; « The whisky was invisible »).

Tests. Ce module bilingue compte 25 tests correspondant à chacun des 18 diaporamas thématiques (ex. : Haute Antiquité, École de Tolède, etc.). Possibilité d'autocorrection. Module bilingue.

Références. Renseignements sur la façon de citer un document, une thèse, un livre, un article ou tout autre texte ou portion de texte figurant sur le cd-rom. Module bilingue.

Précisons qu'on peut imprimer, en tout ou en partie, avec choix de police les textes de presque tous ces modules. Voilà, très sommairement décrit, le contenu actuel du cd-rom qui évolue et s'enrichit de jour en jour.

Jean Delisle
École de traduction et d'interprétation
Université d'Ottawa
(Canada)

Références

- BALLIU, Christian (2002), *Les Traducteurs transparents*, Bruxelles, les Éditions du Hasard, 239 p.
- BELLEGARDE, Jean-Baptiste Morvan de (1706), « Des règles de la traduction », dans *Reflexions sur l'elegance et la politesse du stile* [c1695], Amsterdam, Henri Schelte, p. 433-455.
- BERMAN, Antoine (1995), *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 275 p.
- BERMAN, Antoine (1999), *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 141 p.
- CARBONELL, Charles-Olivier (1993), *L'Historiographie* [c1981], coll. « Que sais-je? », n° 1966, Paris, PUF, 128 p.
- CARR, Edward H. (1964), *What is History?* [c1961], New York, Alfred A. Knopf, 159 p.
- COLLINGWOOD, R. G. (1956), *The Idea of History* [c1946], Londres / Oxford / New York, Oxford University Press, 340 p.
- DELISLE, Jean (dir.) (1999), *Portraits de traducteurs*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 305 p.
- DELISLE, Jean (2001), « L'évaluation des traductions par l'historien », dans *Meta*, vol. 46, n° 2, p. 209-226.
- DELISLE, Jean (dir.) (2002), *Portraits de traductrices*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 406 p.
- DELISLE, Jean (2005), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), en collaboration avec Gilbert LAFOND, Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa. Vente et distribution : jdelisle@uottawa.ca
- DELISLE, Jean, Hannelore LEE-JAHNKE et Monique C. CORMIER (1999), *Terminologie de la traduction / Translation Terminology / Terminología de la traducción / Terminologie der Übersetzung*, Amsterdam, John Benjamins, 433 p.

- DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (dir.) (1995), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Les Presses de L'Université d'Ottawa / Paris, Les éditions UNESCO, coll. «Pédagogie de la traduction», n° 2, publié sous les auspices de la FIT, 348 p.
- DESFONTAINES, Pierre (1765), *Les Œuvres de Virgile, traduites en français*, Amsterdam, Par la Compagnie des libraires, 2 v.
- D'HULST, Lieven (1990), *Cent ans de théorie française de la traduction*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 256 p.
- GRAF, Marion et Yvonne BÖHLER (dir.) (1998), *L'Écrivain et son traducteur en Suisse et en Europe*, Genève, Éditions Zoé, 293 p.
- GRANDMONT, Dominique (1997), *Le Voyage de traduire*, Creil, Bernard Dumerchez, 140 p.
- LA MOTTE, Antoine Houdar de (2002), *Textes critiques. Les raisons du sentiments*, édition critique avec introduction et notes, dirigée par Françoise Gevrey et Béatrice Guion, Paris, Honoré Champion Éditeur, 850 p.
- MESCHONNIC, Henri (1973), *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, 457 p.
- MOUNIN, Georges (2003), «Qu'est-ce qu'un chercheur?» [c1986], dans *Louis Leboucher dit Georges Mounin*, textes inédits rassemblés et publiés par Christian Balliu, Bruxelles, Les Éditions du Hasard, p. 49-62.
- SAVORY, Theodore (1968), *The Art of Translation* [c1957], Boston, The Writer, 191 p.
-

Source : À paraître dans la revue électronique *Mutatis Mutandis*, Medellin (Colombia)